



HAL
open science

L'atelier d'écriture “ Maghreb, travaux en cours ” ou les mains dans le moteur

Rim Affaya, Lucille Florenza, Didier Guignard

► **To cite this version:**

Rim Affaya, Lucille Florenza, Didier Guignard. L'atelier d'écriture “ Maghreb, travaux en cours ” ou les mains dans le moteur. L'Année du Maghreb, 2024, 32, 10.4000/1360w . hal-04934378

HAL Id: hal-04934378

<https://hal.science/hal-04934378v1>

Submitted on 7 Feb 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'atelier d'écriture « Maghreb, travaux en cours » ou les mains dans le moteur

Rim Affaya, Lucille Florenza et Didier Guignard



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/anneemaghreb/13919>

DOI : 10.4000/1360w

ISSN : 2109-9405

Éditeur

CNRS Éditions

Ce document vous est fourni par Aix-Marseille Université (AMU)



Référence électronique

Rim Affaya, Lucille Florenza et Didier Guignard, « L'atelier d'écriture « Maghreb, travaux en cours » ou les mains dans le moteur », *L'Année du Maghreb* [En ligne], 32 | 2024, mis en ligne le 25 janvier 2025, consulté le 07 février 2025. URL : <http://journals.openedition.org/anneemaghreb/13919> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/1360w>

Ce document a été généré automatiquement le 26 janvier 2025.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

L'atelier d'écriture « Maghreb, travaux en cours » ou les mains dans le moteur

Rim Affaya, Lucille Florenza et Didier Guignard

- 1 Cet article revient sur l'aventure collective de l'atelier d'écriture, imaginé en 2019 par Katia Boissevain, Didier Guignard et Céline Lesourd. Cinq ans plus tard, cette initiative scientifique et éditoriale, toujours d'actualité, nous permet de rappeler les enjeux d'une rencontre originale entre chercheur·es expérimenté·es et en devenir. Le récit qui en est fait ici par deux anciennes candidates et un concepteur de l'atelier, chargé depuis le début de son organisation, souligne les bénéfices tirés d'une telle expérience, comme les insatisfactions et les ajustements permanents, avec l'espoir de susciter des initiatives similaires dans d'autres revues de sciences humaines et sociales.
- 2 L'idée de départ était d'alimenter la rubrique « Varia » de *L'Année du Maghreb*, tout en proposant une formation et un lieu d'échanges ouvert, régulier et moins hiérarchisé. À l'issue d'appels largement diffusés, les cinq premières sessions (2020-2024) ont rassemblé 35 doctorant·es ou post-doctorant·es en anthropologie, histoire, sociologie, science politique ou géographie. Une bonne moitié relevait d'institutions de recherche françaises ; l'autre moitié était affiliée à des universités algériennes (4), marocaines (3), tunisiennes (2), italiennes (2), belge (1) ou canadienne (1). Pendant près d'une année, chacune a été accompagnée par deux – exceptionnellement trois – chercheur·es ou enseignant·es-chercheur·es titulaires, spécialistes du champ disciplinaire et/ou de la région explorée. Ils/elles pouvaient être membres du comité de rédaction de *L'Année du Maghreb* ou extérieures à la revue, mobilisé·es à une ou plusieurs reprises, si bien que leur nombre total (29) est au final assez proche de celui des encadré·es. Tous les projets d'article n'ont pas abouti car, si la bienveillance est de rigueur dans nos séances de travail, la qualité scientifique attendue des écrits ne l'est pas moins. Les productions achevées sont encore soumises à une évaluation externe, en double aveugle, de la même manière que celles directement adressées à la revue. Dans ces conditions, sur les 29 propositions retenues les quatre premières années, 8 ont fait l'objet d'une

publication dans des disciplines et sur des sujets variés (voir la liste à la fin de cet article); 3 autres sont en cours d'évaluation. Il est trop tôt pour connaître le sort réservé aux 6 propositions retenues pour la cinquième édition.

- 3 En janvier 2024, il a été demandé à l'ensemble des trinômes¹ constitués depuis les débuts de l'atelier « ce qui, de [leur] point de vue, a fonctionné, manqué, interpellé, enthousiasmé ou déçu » avec, éventuellement, leurs « idées complémentaires ou alternatives » pour mieux rebondir. Sous couvert d'anonymat, leurs retours nourrissent cet article-bilan et perspective. Quant aux encadrés insérés, ils proviennent d'un entretien avec l'artiste belge Éric van Hove² qui, aidé d'une cinquantaine d'artisans marocains, a conçu l'œuvre « V12 Laraki », achevée en 2013 et photographiée ci-dessous (fig. 1). Avec sa permission, l'image sert d'identité visuelle à notre atelier depuis son lancement. La raison n'est pas seulement que cette réplique à l'échelle 1 d'un moteur Mercedes, à partir de diverses matières ouvragées et assemblées, ressemble à une vieille machine à écrire, pleine de bruits et d'incertitudes, de réflexions en suspens ou de promesses à venir. La démarche intellectuelle qui la sous-tend, comme les coulisses de sa réalisation, peut faire écho à celles de l'atelier d'écriture et continuer à l'inspirer. Dès lors, les passages retenus de l'interview suggèrent de tels parallèles et invitent à aller plus loin.

Fig. 1 – Eric van Hove, « V12 Laraki »



2013, mixed media (53 materials)

Collection of the Hood Museum of Art, Dartmouth - Purchased through the Mrs. Harvey P. Hood W'18 Fund and through a gift from Mr. and Mrs. Joseph H. Hazen, by exchange; 2014.32. Photo by François Fernandez. © Eric van Hove (used with permission).

Né en Algérie en 1975 de parents coopérants, Éric van Hove passe l'essentiel de son enfance au Cameroun avant d'entamer des études artistiques en Belgique. Sa quête d'un langage « compréhensible par tous » passe d'abord par des formes

d'écriture exigeantes : la poésie, l'installation d'écrits à la craie sur de grandes surfaces, l'apprentissage de la calligraphie japonaise (celle-ci l'attire par la précision du geste, l'univers de sens qu'elle véhicule). Depuis Tokyo, il se laisse ensuite « dériver » dans toute l'aire Asie-Pacifique, soucieux de saisir – par la photographie et les récits de voyages – des rapports différents au temps, à la consommation et aux êtres, autrement dit des images fixes d'une mondialisation en marche, à des vitesses et sous des formes multiples. Il s'initie parallèlement au langage « html » pour coder sa plate-forme d'exposition en ligne qui lui permet d'échanger avec un public dispersé aux quatre coins de la planète. Au cours d'une visite dans un salon automobile, l'artiste est fasciné par un moteur de camion, nu sur son socle, qui pouvait être perçu comme une sculpture « prête à bondir », mais aussi comme le « nœud qui rassemble [...] un siècle d'industrie », le savoir-faire accumulé par des milliers d'ingénieurs anonymes. Il ressent alors le besoin de se poser pour imaginer « l'objet incatégorisable » qui soit, en même temps, le médium autorisant l'appropriation, l'échange et la reconnaissance d'une grande variété de compétences. L'histoire d'Abdeslam Laraki l'inspire à ce moment précis. Elle est celle d'un fabricant marocain de voitures de luxe, capable de tout concevoir dans son pays pour la construction de son dernier modèle Fulgura (2002), à l'exception du moteur importé d'Allemagne... Éric van Hove reprend à son compte le rêve inachevé, sans minimiser le respect qu'inspirent au Maghreb la fiabilité du moteur « d'origine » et la marque à étoile. Il se décide alors à transporter en voiture, de Riga à Casablanca, la même « montre suisse de 250 kg » acquise d'occasion. Puis il s'entoure de mécaniciens et d'artisans, aux savoir-faire dévalorisés par les importations et le tourisme de masse, en les convainquant de démonter l'engin avec lui pour reproduire toutes les pièces à l'identique. Soit 450 au total et environ le double de boulons ! Elles sont confectionnées dans des matières nobles alternatives (bois, métal, céramique, minéral, os, corne, cuir ou textile) que ces maîtres et apprentis savent transformer. Ce qui suppose néanmoins de nombreux essais d'assemblage, la conception d'outils appropriés, la digestion d'échecs inévitables... Si l'artiste se débrouille de son côté pour trouver les financements permettant une juste rémunération du travail, il est puissamment aidé par l'émulation collective et la fierté qu'a chacun de montrer, au final, ce dont il est capable. Dans un tout autre registre, nous partageons cette ambition d'un travail d'équipe et sans frontière, qui additionnerait les savoirs en les valorisant, pour tendre à une forme de langage exigeante mais commune.

Le format de l'atelier d'écriture

- 4 Les appels à participation sont lancés en octobre ; les dossiers de candidature réceptionnés et sélectionnés en décembre, moment où sont aussi dévoilés les trinômes constitués pour permettre aux un·e·s et aux autres d'entrer rapidement en contact. En effet, l'atelier proprement dit commence en janvier de l'année suivante par une première séance plénière. Elle a lieu à la Maison méditerranéenne des sciences de l'homme (MMSH) d'Aix-en-Provence, en présentiel de préférence, même si une connexion à distance est prévue pour les intervenant·e·s confronté·e·s à des difficultés de déplacement (d'obtention de visa ou de frais de transport en particulier). Les candidat·e·s retenu·e·s exposent leur projet d'article, de problématique et de plan, le

corpus et la bibliographie qu'ils-elles entendent mobiliser à cette fin. Leurs encadrant·es ont déjà pu les guider pour cette présentation ; les discussions élargies sont encore l'occasion d'apprendre à se connaître, d'initier une dynamique d'écriture plus collective. Le relais est pris au cours des semaines suivantes par les trinômes qui conviennent de rendez-vous réguliers, à la demande des écrivant·es ou des encadrant·es et sur la base d'un écrit en progression. En juin, une seconde séance plénière permet à chaque candidat·e de faire un bilan-étape de son travail, des difficultés rencontrées comme des solutions imaginées (ou toujours recherchées...) pour boucler son article avant la fin octobre. Il·elle reçoit alors une deuxième salve de conseils et d'encouragements qui vise aussi à remobiliser les troupes, si besoin est. Les derniers mois sont l'affaire des seul·es écrivant·es, épaulé·es par leurs encadrant·es, jusqu'à la remise éventuelle d'un papier finalisé. Celui-ci est encore soumis à évaluation pour qu'en juin de l'année suivante, dans le meilleur des cas, l'article paraisse dans *L'Année du Maghreb*.

Une sélection des deux côtés de la barrière

- 5 L'appel à participation rencontre généralement le succès avec des dizaines de candidatures chaque année : 47 fin 2019, année record, avant que des consignes mieux définies ramènent ce chiffre à 27, 33, 20 et 22 aux sessions suivantes. Pour faciliter la lecture des dossiers et opérer un premier tri, il est demandé un *curriculum vitae* d'une page maximum, un titre et un résumé de la thèse projetée, en cours ou soutenue, en quelque 1 000 signes, de façon à bien distinguer le chantier principal de la proposition d'article. Sans dépasser 4 000 signes à ce stade, celle-ci doit cibler une question de recherche plus circonscrite, voire détachée de la thèse, ou interroger une expérience de terrain. Il est également précisé que cette proposition originale doit s'appuyer sur des matériaux déjà réunis (données d'enquête, entretiens, archives), afin d'entamer le processus d'écriture sans tarder, tout en démontrant une capacité à s'inscrire dans un champ disciplinaire et bibliographique. Si de tels prérequis ont contribué à abaisser le nombre de candidatures, la valeur moyenne des propositions a grandi. Aussi, l'une des encadrantes, volontaire à deux reprises pour sélectionner les candidat·es, peut confier son « plaisir à lire [...] [des] dossiers très riches et très divers », bien qu'« il [ait] été parfois difficile [de] choisir ».
- 6 Il est vrai que la sélection annuelle s'est limitée progressivement à six ou sept candidatures. Les plénières ne durent qu'une journée et la priorité est de pouvoir consacrer une heure à chaque intervenant·e (avec 30 minutes d'exposé, suivies du même temps d'échanges avec la salle). En outre, le nombre des candidat·es retenues suppose le double d'encadrant·es volontaires pendant dix à onze mois et d'année en année. Si un noyau dur de chercheur·es et d'enseignant·es-chercheur·es du pôle d'Aix-Marseille est toujours partant pour faire vivre l'atelier, un renouvellement partiel de l'équipe est nécessaire chaque année, quitte à faire appel à des collaborations extérieures, ne serait-ce que pour mieux conseiller sur les thématiques abordées. En plus du seuil numérique qu'il nous est difficile de dépasser, un équilibre est recherché entre les disciplines et entre les terrains d'enquête. Enfin, sont privilégiées les propositions qui apparaissent comme les plus originales et susceptibles d'offrir des garanties d'articles achevés en un temps limité. La question s'est souvent posée de savoir s'il ne fallait pas mieux mettre de côté un excellent dossier dont l'auteur·e aurait *a priori* moins besoin d'être accompagné·e dans son écriture que celui ou celle d'une

proposition certes intéressante, mais plus fragile, à qui l'atelier profiterait davantage. Mais les candidat·es les plus prometteur·euse·s sont aussi demandeur·euse·s et l'expérience a montré que cette formation leur était très profitable. Les membres du comité de sélection veillent seulement, lorsque ce genre de cas se présente, à n'admettre que de jeunes doctorant·es n'ayant jamais publié un écrit scientifique. Ils réservent parallèlement une ou deux places à des candidatures où le potentiel pointe, indéniablement, malgré la moindre maîtrise du français et/ou une formation semble-t-il moins poussée en sciences humaines et sociales.

- 7 Ajoutons que les chercheur·es volontaires pour lire les dossiers le sont aussi généralement pour encadrer. Leur motivation est essentielle pour accompagner un·e candidat·e dans les meilleures conditions. Entre deux dossiers de qualité égale à leurs yeux, leur préférence s'oriente vers celui qui éveille le plus leur curiosité, traduit une plus grande proximité d'approche ou de terrain, leur donne le plus envie de s'investir dans la durée. La réciprocité est plus difficile à instaurer et il arrive qu'au final, le courant ne passe pas entre les candidat·es et leurs encadrant·es. Pour une raison ou une autre, quelques-un·es ont même abandonné en cours d'écriture sans prévenir. L'insuffisance des sollicitations, d'un côté, comme le manque de relance, de l'autre, peuvent expliquer certains de ces échecs. Mais, précisément, la volonté de les réduire au maximum milite plutôt en faveur du mode de sélection exposé ci-dessus. L'appel à participation a beau insister sur la « nécessit[é] [d']un engagement régulier et constant » de la part de chacun·e, la prise de conscience ne vient souvent d'un côté qu'en « se jet[ant] à l'eau », comme le souligne l'une des participantes après coup. Une autre mesure aujourd'hui à quel point « il est important d'avoir en tête que l'atelier va prendre du temps, surtout quand il s'agit d'un premier article comme c'était [son] cas ». Une accompagnatrice reconnaît pour sa part avoir « toujours encadré des [papiers] n'arrivant pas au bout ». Cela suffit à décourager certain·es de ses pair·es et demeure une source de préoccupation partagée. Mais la même personne n'hésite pas à revenir proposer ses services, chaque année, parce que le « contexte de travail, bienveillant et jovial [...], une chouette complicité entre les encadrant·es [...] [et] la dynamique de groupe » permettent tout de même d'aboutir à la publication de deux ou trois articles par an. Sans être exceptionnel ni le seul apport de l'atelier, ce taux de réussite est indispensable à sa poursuite.
- 8 Pour la réalisation du « V12 Laraki », le problème ne se pose pas exactement en ces termes puisque les encadrants sont aussi des encadrés. En effet, même s'il lui faut convaincre de le suivre dans son projet utopique, Éric van Hove se présente d'abord en client exigeant et solvable puisqu'il ne peut que laisser faire ensuite ceux qui maîtrisent le métier. Un pas décisif est franchi en obtenant la collaboration d'Abdelkader Hmidouche, surnommé « Dragon », artisan « hors-norme » capable d'entraîner avec lui et qui « ne parlait qu'en touchant les pièces ». Au prix et dans les délais convenus, il se fait un point d'honneur à satisfaire sa commande, qui est aussi l'une des plus difficiles à réaliser : la réplique en bois du bloc-moteur. « Dragon » veille encore à ce que les professionnels qu'il amène sur le projet, engageant leur parole et la sienne, soient tout aussi fiables. Sur 180 maîtres artisans, seulement 57 restent jusqu'au bout. « Il y en a qui viennent, qui testent et puis qui repartent parce que c'est trop compliqué ». Mais, comme on le fait comprendre au commanditaire à maintes reprises, la réussite d'une seule pièce est « d'abord une histoire entre l'artisan, Mercedes et Dieu ». Mieux vaut ne pas trop s'en mêler. Au cours des trois ou quatre premiers mois, chacun travaille dans son coin, même si tous apprennent à se connaître dans l'espace mis à disposition de

l'artiste. Le lieu a servi au démontage du vrai moteur et c'est là où s'opèrent les tentatives d'assemblage de la nouvelle version. « Dès que l'ampleur commence à se révéler, que la tâche devient énorme et qu'on peut se prouver *via ça* », l'ambiance change. Plus personne ne s'accuse d'avoir raté telle ou telle pièce, « chacun a envie que ça réussisse ». Alors « les gens oublient même d'être payés, bouffent sur place, dorment sur place ». Si bien qu'à la fin, lorsque tout est assemblé, au prix de multiples ajustements, mais sans la moindre concession sur la forme et la dimension des pièces (« le but [étant de] reconquérir Mercedes ! »), « tout le monde a le sourire ». « Il y a comme une espèce d'extase collective » avec la fierté aussi de voir son nom gravé sur le socle de l'œuvre.

Une formule légère qui ne cesse d'évoluer

- 9 Un temps de discussion est prévu à la fin de chaque plénière de l'atelier d'écriture pour diagnostiquer les dysfonctionnements et proposer des corrections. Le calendrier a ainsi fait l'objet de modifications importantes avec une remontée de la première séance en janvier – plutôt qu'en mars – pour lancer au plus tôt le processus d'écriture. De même, la seconde séance a lieu désormais en juin et non en septembre, de manière à permettre aux candidat·e·s de tenir compte des conseils prodigués, avant leur remise éventuelle du papier finalisé à la fin octobre. Ce « calendrier précis des différentes séquences de l'atelier » est un « point fort », estime l'une des candidates ; il lui « a permis de concrétiser un projet d'article [...] alors que d'autres [qu'elle a] en tête depuis plusieurs années [...], [avec] des matériaux de première main, n'ont pas encore vu le jour ».
- 10 L'essentiel de l'accompagnement se déroule dans le cadre des trinômes qui se réunissent, le plus souvent en ligne, de janvier à octobre. La périodicité et la forme de ces rencontres sont laissées à la discrétion des intéressé·e·s, même s'il est conseillé aux candidat·e·s de solliciter sans relâche leurs encadrant·e·s, comme à ces dernier·e·s de s'inquiéter de leurs encadré·e·s. A *minima*, l'idéal serait une discussion serrée tous les deux mois, précédée de la lecture d'un plan, d'une introduction ou d'une partie d'article. Mais les profils et les besoins sont toujours différents d'un groupe à l'autre ; des consignes trop rigoureuses et uniformes pourraient s'avérer contre-productives. La dernière discussion à ce sujet, en juin 2024, a seulement fait émerger l'idée du *post-it* émis par l'organisateur. Il serait une petite piqure de rappel, à intervalles réguliers, sur la nécessité d'avancer dans le processus d'écriture et de relecture, au moyen par exemple d'une prochaine réunion du trinôme, si celle-ci n'était pas encore programmée.
- 11 Dans le même temps, la verticalité des échanges entre encadrant·e·s et encadré·e·s est combattue autant que faire se peut. Car, si tel accompagnateur apprécie particulièrement « la nature de la relation instaurée » qui permet aux jeunes chercheur·e·s de « gagn[er] une certaine assurance », avec le sentiment « qu'on est légitime à parler et à expliquer son cheminement (même chaotique) », tel autre a surtout retenu l'avalanche de conseils « avec une idée parfois un peu raide de ce qui est bien ou pas bien ». Il est évident que certains dispositifs imaginés pour éviter ces possibles travers remplissent imparfaitement leur fonction. Ainsi les relations transversales entre les candidat·e·s ont été encouragées, par leur rencontre physique lors des plénières, par la création d'une boîte de dépôt des textes provisoires et la possibilité de relectures mutuelles. Mais de tels échanges ne se décrètent pas et le

temps disponible pour avancer dans son travail n'est pas toujours suffisant pour s'intéresser réellement à celui des autres. Élargir la discussion ou l'écoute collectives, par la présence souhaitée aux plénières d'autres étudiant·e·s inscrit·e·s en master ou en thèse, est une autre option qui revient fréquemment sur la table. Elle bute pour le moment sur des questions de calendrier et de relais à assurer avec les départements universitaires, de façon à intégrer l'atelier aux formations existantes. Au-delà des efforts consentis par chacun·e pour aplanir les hiérarchies et faire grossir le public étudiant lors des plénières, la meilleure solution a consisté jusqu'ici à solliciter la participation des ancien·ne·s candidat·e·s ayant été jusqu'au bout de leur article. La plupart ont répondu présent·e·s et ces volontaires apportent un plus indéniable en dirigeant les débats de janvier et de juin, en commentant les exposés par des renvois fréquents à leur propre expérience, en s'invitant parfois aux réunions des trinômes. Selon l'une des accompagnatrices, leur implication « redonne du souffle à la dynamique de groupe ».

- 12 Il est un point sur lequel le responsable actuel de l'organisation ne souhaite pas transiger, sauf à être davantage épaulé : la légèreté de la formule. En effet, si la présence aux plénières est vivement encouragée, l'appel à participation prévient d'emblée que « le transport, l'hébergement et le visa éventuel doivent être pris en charge par l'institution à laquelle le.la candidat·e est attaché·e ». Cette condition est aussi le gage d'une pérennisation mieux assurée de l'atelier car il ne dépend pas de ressources financières importantes à renouveler chaque année. Plutôt que de monter un seul gros événement, étalé sur plusieurs jours, en mobilisant de nombreux partenaires, la répétition des deux rendez-vous annuels et des réunions informelles en trinômes s'avère efficace. Mais elle suppose paradoxalement un engagement fort des participant·e·s et de leurs institutions de rattachement. La souplesse est certes de mise, une fois encore, si une aide supplémentaire permet de faciliter le déplacement des un·e·s ou des autres. *L'Année du Maghreb* a commencé à jouer ce rôle, en tant qu'association, aux côtés de l'Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans (IREMAM) qui prend tous les déjeuners à sa charge. Mais la vitalité de l'atelier tient surtout à « l'implication fidèle des encadrants qui finit par créer une petite communauté orientée vers un même but, mais une communauté très ouverte, au-delà de l'équipe de *L'Année du Maghreb*, et qui se renouvelle ». Une telle formule « plaît » à l'auteur de ce jugement, accompagnateur régulier qui, précisément, n'est pas membre du comité de rédaction. Elle est aussi, nous l'espérons, une invitation à nous rejoindre.
- 13 Il demeure toutefois quelques pierres d'achoppement plus difficiles à lever ou à contourner. Nous ne parvenons pas pour l'instant à faire participer autant de candidat·e·s de la rive sud que de la rive nord de la Méditerranée. Le recours à la visioconférence permet de pallier, dans une certaine mesure, les déplacements empêchés, mais elle ne vaut pas les échanges directs qui pourraient aussi avoir lieu au Maghreb. De même, nos forces d'encadrement actuelles ne nous permettent qu'un suivi de l'écriture en français qui fausse la sélection dès le départ. Les écarts ou différences fréquentes de formation allongent encore la liste des candidatures refusées, en provenance du sud, au vu des exigences fixées par la revue. Il resterait donc à envisager le décentrage des espaces et des langues de travail, leur articulation éventuelle au prix d'une réflexion commune sur les attentes en matière d'écriture scientifique. Cela supposerait davantage de collaborations, un investissement supérieur en temps et en argent, ou bien des initiatives tout aussi légères, à la fois concertées et distinctes.

L'autre obstacle majeur tient au devenir des productions écrites qui restent inachevées à la fin octobre ou ne passent pas le cap des évaluations. Ce dernier cas, il est vrai, ne s'est pas encore produit, mais les corrections exigées après la phase d'accompagnement et les retards générés dans la publication de leur travail sont parfois vécus douloureusement par les auteur·es. L'assouplissement de la phase d'évaluation est une question qui reste posée puisque, comme le souligne un habitué de l'atelier, il s'agit généralement de « bons textes [...] éman[ant] d'une recherche neuve et en pleine maturation [...] qui ont [encore] bénéficié d'une réflexion collective ». Si l'expérience accumulée et la perspective de publication sont « une véritable aubaine » pour les jeunes chercheur·es, leur production finale « est aussi un vrai bénéfice pour la revue ». Le risque de déception et d'oubli des écrivain·es est supérieur lorsqu'ils·elles n'arrivent pas au bout de leur travail. On n'apprend pas toujours de ses échecs et, à ce jour, aucune issue n'est proposée qui valoriserait autrement leurs efforts ou accorderait un temps d'écriture plus long. Une participante malheureuse peut ainsi regretter que ses encadrant·es aient eu « des difficultés à suivre [ses] questionnements et à comprendre l'objectif de [son papier] ». Ce qui est tout à fait possible et aurait mérité, dans ce cas, une attention différente ou prolongée.

- 14 Nous faisons part de ces difficultés à Éric van Hove puisqu'il ne s'est pas contenté, de son côté, d'une œuvre unique et utopique, aussi exemplaire soit-elle. Avec une partie de l'équipe mobilisée pour le « V12 » et de nouvelles recrues, il a fondé en 2016 un *fendug* permanent à Marrakech. Avec le projet Mahjouba, son atelier enchaîne les prototypes de motocyclettes électriques, au design unique, avec l'espoir de pouvoir rivaliser un jour avec les importations chinoises³. La condition est d'obtenir le certificat d'homologation pour la mise en circulation de ses modèles, tout en réduisant les coûts de production pour les rendre accessibles à la classe moyenne marocaine. De la même manière, l'artiste belge nous invite à nous interroger sur la « forme académique » retenue pour notre atelier d'écriture, sur le « marché » auquel sont destinés ces écrits scientifiques ou bien la « fonction » qu'ils occupent dans la carrière d'une jeune chercheur·e. La sortie du champ où peuvent être cantonnées ces productions méritoires ne serait-elle pas la solution à nos difficultés ? Le « V12 Laraki » n'avait aucune utilité pratique, reconnaît-il volontiers, et l'œuvre est aujourd'hui exposée dans un musée américain auquel peu de Marocains (y compris les artisans co-auteur·es) ont accès. Au contraire, lorsque les prototypes du projet Mahjouba finissent dans des salles d'exposition éloignées, c'est pour servir à financer la poursuite d'une entreprise ancrée localement. Car l'objectif final est bien une production artistique *et* fonctionnelle, valorisée sur place, qu'un plus grand nombre de consommateurs et de spectateurs (d'auteur·es/lecteur·rice·s d'un texte dans notre cas) pourraient s'approprier.

Les retombées possibles d'un travail d'équipe pluridisciplinaire

- 15 L'un des enjeux centraux de l'atelier d'écriture est ainsi de faire ensemble, avec ou malgré les distances géographiques, disciplinaires et hiérarchiques qui existent entre les participant·es. Les expériences accumulées depuis 2020 permettent d'évaluer plus précisément cette tentative de travail collectif, avec ses bonnes surprises comme ses ratés, du point de vue des encadrant·es et des écrivain·es.

Des découvertes partagées

- 16 Le dispositif imaginé a permis une série de découvertes ou de redécouvertes sur la forme et la temporalité de l'écriture en sciences sociales. Au cours des plénières, comme lors des échanges au sein des trinômes, plusieurs participant·es confirment les apports d'une discussion sur cet acte à la fois créatif et exigeant. Selon un des encadrants, l'atelier « est un moment qui permet de réfléchir sur le processus d'écriture, qui est si important dans la production scientifique, mais qui est pourtant une chose à laquelle on ne réfléchit quasiment jamais collectivement et que l'on rumine en général dans son coin ». Dans notre métier, l'écriture nous permet de partager nos recherches et nos pensées, de transmettre fidèlement des données de terrain ou d'archives, tout en soumettant celles-ci à une sélection, une organisation, des rapprochements et analyses critiques. L'acte d'écrire est ainsi le moment essentiel de confection de nos idées, d'élaboration de nos hypothèses, qui confrontent plusieurs théories et/ou expériences empiriques. Pourtant, le constat fait par plusieurs participant·es est que l'écriture ne fait pas l'objet – du moins en France – d'une réelle formation à l'université. À cet égard, l'atelier « vient bousculer l'espèce de mythe que tou·te·s les chercheur·es savent écrire et ont toujours su écrire », commente l'une d'elles. Or, renchérit un autre, « comment commencer [un article] et “garder” son lecteur ? Comment cadrer son objet et faire partager ses interrogations ? Comment organiser [son propos] pour démontrer ? Quelle dose d'empirie et de théorie ? Comment finir ? ». Ces questions rejoignent celles d'une écrivante qui n'osait pas transformer la matière extraite de ses entretiens, de peur de trahir ou de dénaturer les paroles qui lui avaient été transmises. Tous ces aspects ont été ouvertement discutés lors des plénières comme dans les temps de travail en trinôme. Les échanges permettent ainsi à tou·te·s les participant·es (encadrant·es compris·es) de réfléchir à cette « cuisine qu'en général on fait seul devant son clavier, avec toujours beaucoup de doutes, sans oser l'aborder vraiment dans les réunions entre chercheurs “confirmés” ».
- 17 Donner de l'importance à l'écriture, discuter les méthodes, les manières de faire ou les outils possibles, c'est aussi considérer l'atelier comme lieu de professionnalisation des jeunes chercheur·es. Certain·es le soulignent, il permet « d'apprendre en faisant », et place les écrivant·es dans la position d'auteur·es à part entière. « Ça paraît idiot à dire », témoigne l'une des écrivantes, « mais j'ai gardé longtemps l'illusion que je pouvais communiquer à propos de ma recherche juste avec des listes de tirets, des mots-clés, des schémas, des explications à l'oral. Mais non. Il faut faire le saut, abandonner les brouillons, passer à la rédaction et assumer ses premières phrases, ses premières hypothèses. » Dans la majorité des cas, l'atelier d'écriture est aussi l'occasion d'une première expérience de terrain, d'un premier contact avec une revue scientifique et même, parfois, d'un premier exposé de son travail devant des chercheur·es plus confirmé·es. Selon une encadrante, il y a dans ces ateliers « le goût permanent de toutes les premières fois ». Or si, pour les jeunes chercheur·es, cette formation leur permet d'être entouré·es, pour les encadrant·es, elle « réactiv[e] mille fois cette excitation intellectuelle [...] de penser ces terrains et ces archives que l'on ne fait pas soi-même, mais qu'on a la chance d'accompagner [...] [dans] un moment bouillonnant de “si” : si j'avais été historien, j'aurais adoré traiter cette question ; si j'avais travaillé sur cette question, j'aurais aimé le faire comme ça ; si je regarde cette archive, en tant qu'anthropologue, je me dis que... ; si je devais écrire cet article... ; si j'avais lu cet ouvrage dont il·elle parle... ; si j'avais vingt ans de moins... »

Fig. 2 – Les mains de Kerima débarrassant les olives de leurs feuilles de branchages



Aoulouz, décembre 2019. La photographie est extraite de l'article de Lucille Florenza (2021), réalisé dans le cadre du premier atelier d'écriture et intitulé : « Chacun a droit à sa part ». Une lecture genrée de la production et distribution des olives au sud du Maroc ».

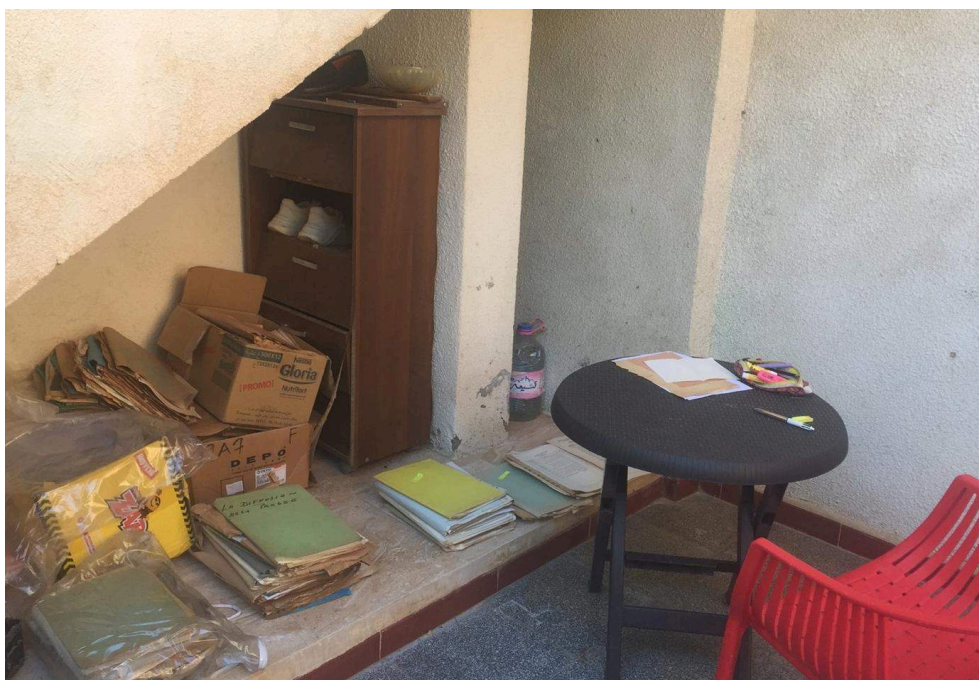
© L. Florenza

- 18 Pour l'une des candidates cependant, la découverte des différentes étapes d'écriture, de relecture, de réécriture et de publication est telle que cela « mériterait d'être mieux exposé par les encadrant·e·s au fur et à mesure de l'évolution du processus ». En effet, précise-t-elle, « c'est un univers inconnu pour des jeunes chercheur·e·s et savoir ce qui va se passer peut être rassurant. Je me souviens notamment du retour de l'évaluation en double aveugle qui m'avait assez découragée. J'ai eu l'impression que je devais reprendre à nouveau mon texte en profondeur et j'ai eu un moment d'abattement. À mon avis, le rôle des encadrant·e·s est crucial à ce moment-là pour rassurer et relativiser ». Pour une autre écrivante, les échanges à distance ont été « particulièrement enrichissants, apportant un regard neuf sur [son] approche, [sa] bibliographie et le vocabulaire lié à [son] sujet. Ces échanges ont été déterminants pour comprendre la distinction entre la rédaction d'une thèse et celle d'un article ». Devoir tirer un fil particulier – qui ne soit pas toute la thèse – est en effet une difficulté récurrente des jeunes chercheur·e·s. Dans ce cadre, elle peut se convertir en un cheminement réflexif individuel et collectif.
- 19 L'atelier regroupe en outre des participant·e·s de différentes disciplines. C'est à la fois un atout et une richesse qui permettent aux écrivain·e·s et aux encadrant·e·s de découvrir ensemble des manières sensiblement différentes d'appréhender les sciences sociales. Pour les premier·e·s, la pluridisciplinarité est l'occasion de croiser les avis de chercheur·e·s de divers horizons, de voir sa recherche sous un angle nouveau, d'enrichir sa bibliographie. Pour les encadrant·e·s, les ateliers sont le moment de se mettre à la

place de celles et ceux qui écrivent, de se projeter dans un matériau qui n'est pas le leur (fig. 2-3), de se « décentrer » de leur propre recherche ou discipline en se demandant, comme le résume l'un d'eux : « Qu'est-ce que je ferais avec "ça" ? ».

- 20 Chloé Nejma Rondeleux a pu les consulter au domicile du défunt enseignant à Alger, en octobre 2021, grâce à son épouse Djamilia Benzidoun Brahimi, maîtresse de conférence au sein de la même École, avec qui Chloé entretenait une correspondance depuis deux ans. Le contenu de ces cartons ou dossiers a en partie nourri son article (2022), réalisé dans le cadre du second atelier d'écriture et intitulé : « L'École de journalisme d'Alger (1964-1990) : les défis d'une formation professionnelle ».

Fig. 3 – Archives personnelles du professeur Brahim Brahimi, professeur à l'École de journalisme d'Alger entre les années 1970 et 2010



© C. N. Rondeleux

- 21 Les plénières sont particulièrement propices à ce type d'exercice. Après avoir présenté son projet d'article (première séance) ou son état d'avancement (deuxième séance), l'écrivante répond aux questions, reçoit des conseils ou des pistes de réflexion, réagit aux critiques des encadrant·e·s comme des autres candidat·e·s. Certes, la « volonté de vouloir trop bien faire [...] peut devenir étouffant[e] », estime l'une des encadrantes. Il y a alors le risque bien réel d'égarer plus que d'orienter. De son côté, une écrivante dit avoir été « interpellée par la différence, sur la forme et le fond, entre les retours de mes deux co-encadrants et ceux des relecteurs [évaluateurs] de *L'Année du Maghreb* ». Mais l'aptitude à prendre et à laisser dans ces différents avis ne fait-elle pas aussi partie intégrante de l'apprentissage ? À condition, là encore, de le dire et même de le répéter.

Du collectif autrement

- 22 Les chercheur·e·s en sciences sociales sont rompu·e·s aux exercices collectifs universitaires que représentent les colloques, les journées d'études, les conférences,

etc. Chaque discipline dispose de ses codes, et chaque format fonctionne selon des règles – parfois implicites – qui organisent les rôles et conditionnent la distribution de la parole. De ce point de vue, l'atelier d'écriture a été identifié comme un « à côté », dans la mesure où il offre un espace de dialogue et de travail collectif pour « détricoter » des pratiques codifiées. En effet, si les manières de faire habituelles ont leurs avantages, elles ont aussi leurs limites et s'avèrent peu adaptées au travail d'écriture, comme le souligne une encadrante : « Ces moments d'échanges scientifiques, très concrets, très ouverts, voire à bâtons rompus, où on met les mains dans le cambouis des matériaux, des bibliographies, des questionnements, des pistes de problématiques, des écritures (et tout ça avec des collègues qui viennent de disciplines différentes), sont assez rares dans notre quotidien de chercheur·euses ». Autrement dit, l'une des richesses de l'atelier est de concentrer les efforts sur l'article « en train de se faire », sur les pistes, les doutes, les tentatives – avec toute l'appréhension que cela peut aussi générer pour l'écrivain·e concerné·e. Alors que le milieu académique privilégie d'habitude les « résultats », les « produits finis » et offre peu d'espace pour discuter des débuts et du processus (des échecs parfois...), l'atelier est perçu comme un endroit où l'« on est amené à échafauder collectivement ». En cela, « c'est une super expérience », résume l'une des participantes.

- 23 Cette volonté de se rassembler autour de la table pour partager les compétences et les connaissances, s'éloigner un temps de sa discipline, n'abolit pas toutes les hiérarchies. Elle est néanmoins le moyen d'offrir un cadre plus souple, différent des relations que l'on peut entretenir avec son directeur ou sa directrice de thèse, comme avec d'autres collègues titulaires au sein des laboratoires. Pour un des encadrants, ce dispositif permet de lancer des idées « en réfléchissant à haute voix, ce qui n'est pas si fréquent dans les rencontres plus formelles [...]. La parole est libre et optionnelle. On ne parle que si l'on a envie, sinon on écoute. Et j'ai remarqué que cela pouvait faire (re)venir des idées, des souvenirs de lectures et, en en faisant part, de se les réapproprier ».
- 24 Les témoignages montrent que l'achèvement d'un article dépend souvent de la dynamique au sein des trinômes. Dans le meilleur des cas, un encadrant explique que l'on peut « sort[ir] [...] de la relation hiérarchique (directeur/doctorant) pour parler davantage comme des égaux, sans que cela soit démagogique pour autant. Il [lui] semble que les doctorant·e·s le sentent ». Ces séances de travail, ainsi que le suivi au long cours, offrent alors « un accompagnement personnalisé », selon une écrivaine reconnaissante de cette « opportunité rare ». Mais une telle dynamique, nous l'avons vu, n'est pas toujours au rendez-vous. Si les échanges en ligne peuvent constituer un pis-aller à l'éloignement géographique, ils n'ont pas permis de contourner tous les inconvénients liés aux restrictions sanitaires pendant la pandémie de COVID-19 (pour l'accès aux terrains et aux bibliothèques en particulier). Enfin l'accompagnement proposé, aussi original soit-il, « ne peut se substituer au suivi doctoral classique effectué dans les universités », estime un encadrant.
- 25 A *minima*, conclut un autre, l'atelier est vécu comme un moment de convivialité, un lieu où l'« on sent de la sympathie, de l'humanité, de la liberté de parole, de la bienveillance, de l'humour, de la générosité, de la gratuité... ». Outre les bénéfices scientifiques qu'elle en a tirés dans sa propre rédaction, une doctorante inscrite en France a été heureuse de rompre ainsi son isolement comme enseignante du secondaire à l'étranger : « La formule hybride de l'atelier m'a offert l'opportunité de participer, [...] mais surtout de dialoguer avec de nouveaux interlocuteurs. [...] Étant éloignée physiquement des

centres de recherche et de mon école doctorale, [il] m'a également permis de prendre conscience que d'autres doctorants rencontraient les mêmes difficultés que moi. ». Lorsque le besoin d'une pause se fait sentir et qu'on se croit à l'abri d'une relecture ou d'un extrait jeté en pâture, reste « le petit ticket à 8 points de la cantine de la MMSH offert à tou.te.s les participant.e.s [des plénières]. On a toujours la boule au ventre en faisant la queue au self en connaissant bien les dilemmes qui vont se présenter : avec le plat principal, prendre la tarte au chocolat à 3 points ou hypothéquer la salade en entrée ? Ou prendre une compote à 1 point, avec le fromage à 1 point et l'entrée à 1 point ? Et si les menus ne changent pas beaucoup, on ne se lasse pas de commenter nos stratégies respectives. »

- 26 Se laisser la liberté de sortir du cadre est l'ultime conseil prodigué par Éric van Hove après le récit de nos aventures. À condition, prévient-il, en référence à son expérience de fabrication de motocyclettes à design unique, de respecter les savoir-faire, l'origine des matériaux, l'identité ou l'histoire forte que véhicule l'objet (comme l'article scientifique). Contrairement au produit chinois standard de piètre qualité, vendu pareillement aux Marocains, aux Philippins ou aux Mexicains, le label Mahjouba offre une voie de passage entre économies formelle et informelle, un moyen de « ne pas s'enfermer dans ce qui est attendu ». De la même manière, la rupture n'a certainement pas besoin d'être complète avec le format académique, si l'on peut « garder ce qu'il y a de bon et laisser ce qui ne marche plus ». Au terme de l'entretien, il nous invite sur sa plate-forme *Malhoun 2.0*, voire – pourquoi pas ? – dans son espace de travail à Marrakech⁴. L'atelier d'écriture pourrait y être repensé et pratiqué différemment, en commençant par exposer les acquis comme les problèmes auxquels nous sommes confrontés.

Conclusion

- 27 Au-delà des objectifs scientifiques individuels, l'atelier d'écriture est parvenu à proposer un lieu de travail collectif et bienveillant, en cherchant à rompre ou à gommer l'isolement, les attachements institutionnels et disciplinaires, les hiérarchies statutaires. L'articulation entre les plénières, les séances de travail en trinôme et tous les temps informels intercalés sont complémentaires et, malgré leurs limites, ils permettent de réfléchir ensemble à l'acte d'écrire, ce qui n'est pas si fréquent dans un milieu universitaire. Peut-être, comme le suggère l'un des encadrants, « sans être trop optimiste, [...] cela [pourrait] initi[er] des comportements nouveaux dans les plus jeunes générations ».
- 28 Celles-ci peuvent encore s'inspirer ou s'affranchir totalement de ce type d'atelier pour faire autrement. L'une des auteures témoigne par exemple que lorsque son texte est paru, elle a ressenti « de la satisfaction d'avoir été au bout » et ajoute : « j'ai trouvé très gratifiant de pouvoir partager mon travail avec mon entourage et toutes les personnes sollicitées dans le cadre de ma recherche. Ce texte a permis de faire connaître ma thèse et d'avoir des retours et critiques sur mon sujet. Une de mes enquêtées a ainsi pris le temps de m'écrire un long mail en relevant des erreurs précises, en apportant des exemples à certains de mes arguments issus de son expérience, et en me poussant à approfondir certaines réflexions simplement esquissées dans mon texte. J'ai archivé précieusement son message, car il me servira pour ma thèse et surtout il montre qu'un

texte peut toujours être amélioré malgré les multiples relectures ». Une telle découverte n'est pas mince ; elle a surtout le goût de la liberté.

BIBLIOGRAPHIE

Les articles issus de l'atelier d'écriture et publiés à ce jour :

AFFAYA, Rim, 2021, « Maropéen-nes. De l'altérisation à la négociation des appartenances », *L'Année du Maghreb*, n° 25, p. 187-203, article en ligne, URL : <https://journals.openedition.org/anneemaghreb/8040>

BAUDY, Alice, 2023, « "La baraque [les camps], on y était !" Faire la preuve administrative de son statut d'enfant de harki », *L'Année du Maghreb*, n° 29, p. 165-183, article en ligne, URL : <https://journals.openedition.org/anneemaghreb/11844>

BENCHEKOR, Lisa, 2023, « Gardées à vue. Domination(s) et reconfigurations des rapports entre manifestant-es et policier-es pendant le *hirak* (2019-2021) », *L'Année du Maghreb*, n° 30, article en ligne, URL : <https://journals.openedition.org/anneemaghreb/12541>

CASSARINI, Camille, 2022, « Dynamiques socio-politiques et territorialités de l'immigration ivoirienne en Tunisie », *L'Année du Maghreb*, n° 27, p. 201-221, article en ligne, URL : <https://journals.openedition.org/anneemaghreb/10925>

DELESCUSE, Annélie, 2023, « Interactions et transactions identitaires d'immigrés noirs dans l'espace public et les centres de santé au Maroc », *L'Année du Maghreb*, n° 30, article en ligne, URL : <https://journals.openedition.org/anneemaghreb/12638>

FLORENZA, Lucille, 2021, « "Chacun a droit à sa part". Une lecture genrée de la production et distribution des olives au sud du Maroc », *L'Année du Maghreb*, n° 25, p. 167-186, article en ligne, URL : <https://journals.openedition.org/anneemaghreb/8023>

JOYEUX, Mélina, 2024, « Tisser dans le désert : interactions et adaptations autour d'un ouvroir missionnaire au Mzab (1892-1950) », *L'Année du Maghreb*, n° 31, article en ligne, URL : <https://journals.openedition.org/anneemaghreb/12928>

RONDELEUX, Chloé Nejma, 2022, « L'École de journalisme d'Alger (1964-1990) : les défis d'une formation professionnelle », *L'Année du Maghreb*, n° 27, p. 135-152, article en ligne, URL : <https://journals.openedition.org/anneemaghreb/10765>

NOTES

1. Chaque trinôme comprend une candidat-e et deux encadrant-es.
2. Réalisé en février 2024.
3. Voir sur le site : <https://fendudq.com/mahjouba-initiative/>
4. Voir sur le site : <https://fendudq.com/malhoun-2-0/>

AUTEURS

RIM AFFAYA

Anthropologue, Centre Norbert Elias (CNRS / Avignon Université et Aix-Marseille Université)

LUCILLE FLORENZA

Anthropologue, Centre Norbert Elias (CNRS / Avignon Université et Aix-Marseille Université)

DIDIER GUIGNARD

Historien, Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans (CNRS / Aix-Marseille Université)